

Dans les mots, la subversion

Raymond Bertin

Numéro 135 (2), 2010

Subversion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2010). Dans les mots, la subversion. *Jeu*, (135), 68–73.

RAYMOND BERTIN

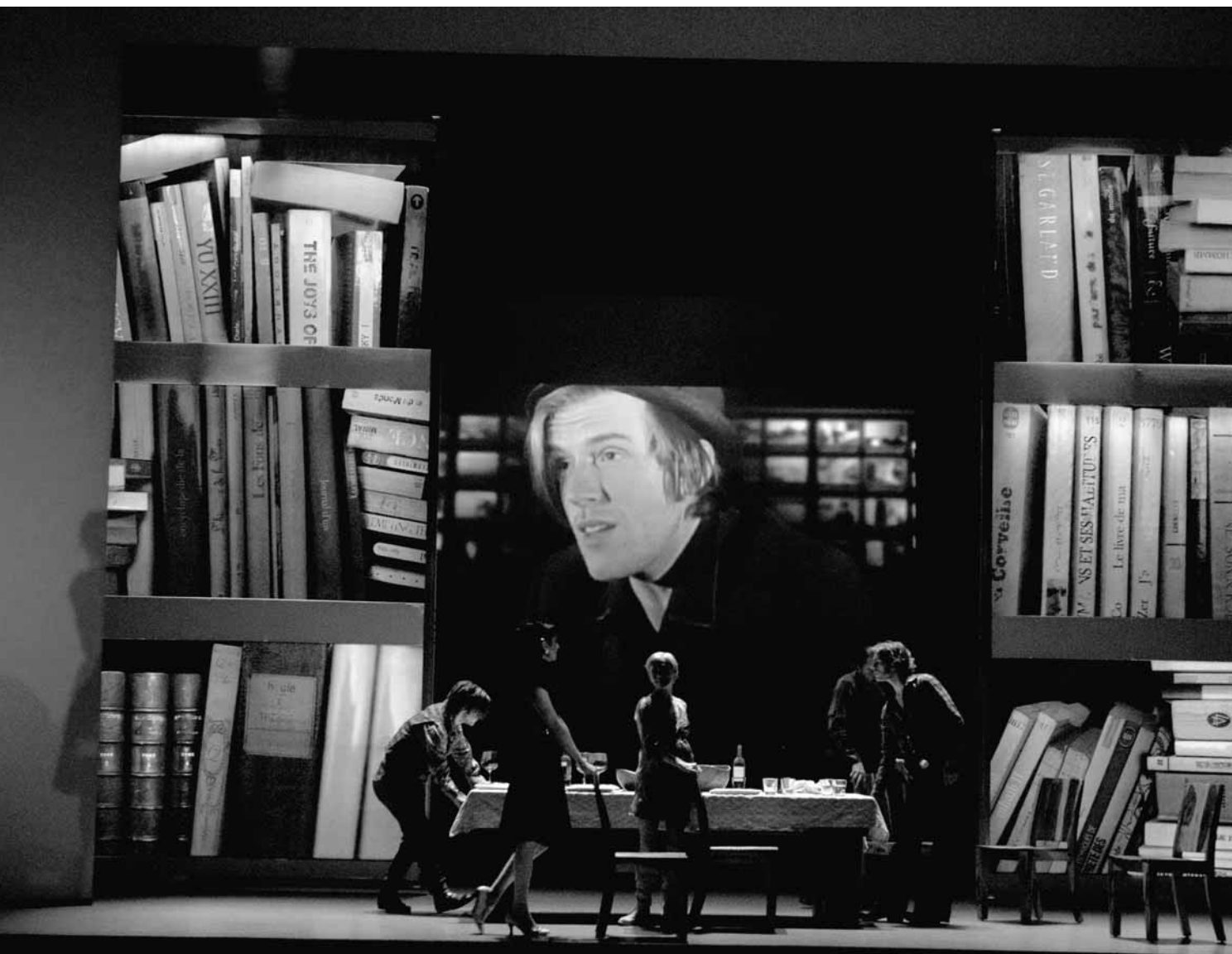
DANS LES MOTS, LA SUBVERSION

Je commençais à connaître, avec une colère violente mais imprécise, et qui m'avilissait comme une maladie encore inconnue, cette honte métaphysique, qui est le lot du poète parmi ses semblables à la sourde oreille, et qui en a conduit plus d'un, chez nous, à s'enfermer dans sa cabane au fond du bois, ou sa triste chambre en ville, pour faire des poèmes comme on crie dans le désert, en caressant la folie de la main qui ne tient pas le crayon.

Robert Lalonde, *le Petit Aigle à tête blanche*¹

Je venais de passer quelques jours au Salon du livre de Montréal à tenter d'attirer l'attention de visiteurs égarés, à la recherche de vedettes ou de *best-sellers* – ce qui est un peu la même chose –, sur nos superbes, exigeants et généreux périodiques culturels... Ma journée terminée, je m'apprêtais à me rendre au Théâtre du Nouveau Monde où l'on avait créé la veille une toute nouvelle pièce d'Evelyne de la Chenelière, *l'Imposture*. Un événement en soi, attendu : les créations ne sont pas si fréquentes au TNM, et cette auteure accédait à cette scène pour la première fois. Avant mon départ, un reportage de Claude Deschênes, au *Téléjournal Montréal* de Radio-Canada, m'a fait déchanter : le « critique », qui venait justement d'interroger quelques vedettes du Salon du livre, n'avait pas aimé *l'Imposture*, parlait d'un style ampoulé, d'une

1. Paris, Éditions du Seuil, 1994, p. 140.



L'Imposture d'Evelyne de la Chenelière, mise en scène par Alice Ronfard (TNM, 2009). © Yves Renaud.

œuvre qui passait à côté de sa cible ; je ne sais plus très bien ce qu'il en disait, mais rien pour m'encourager à y assister. Je devrais me méfier, quand il se met à parler d'art, de ce *Jack in the box* jamais aussi souriant que lorsqu'il est invité à Las Vegas par Céline ou le Cirque du Soleil... Le vendredi soir, quand nous avons notre semaine dans le corps, la perspective de l'ennui dans une salle de théâtre peut sournoisement alourdir notre âme et notre pas. Il était trop tard pour annuler... je prendrais mon mal en patience... je partis un peu à contrecœur.

Il faut dire que je n'avais pas beaucoup apprécié la précédente création du tandem composé par de la Chenelière et sa metteuse en scène Alice Ronfard, *les Pieds des anges*, présentée quelques mois plus tôt à l'Espace GO². Malgré une prémisse de départ plutôt intrigante, intéressante – cette idée de l'apparition des pieds d'anges dans la peinture de la Renaissance, mais aussi le dédoublement du personnage principal, Marie, étudiante au doctorat s'intéressant à ce sujet –, j'avais trouvé que le texte se perdait dans toutes sortes de directions, que la mise en scène n'arrivait pas à rattraper tout ce qui dépassait, que les comédiens, dont plusieurs vedettes du petit écran – tiens, tiens ! –, n'arrivaient pas à donner un semblant d'épaisseur à leurs personnages souvent caricaturaux, à l'exception de Marie et son double, jouées par Sophie Cadieux et Enrica Boucher. Bref, si l'œuvre dérangeait, créait un malaise, c'était avant tout par sa maladresse... Je craignais de revivre la même déception devant *l'Imposture* ; eh bien, j'avais tout faux.

J'AI TUÉ MA MÈRE

J'ai été happé dès le début de la pièce, alors que les mots de la quatrième de couverture du roman de l'héroïne, Ève, défilaient en projection : « Si pour une femme, écrire, c'est ne pas mourir tout à fait, si c'est acheter le désir alors qu'elle vieillit, si c'est tenter, à force de mots, la séduction ultime et irréversible, alors elle doit admettre l'écriture pour ce qu'elle est : un acte désespéré et frivole, ni plus ni moins que la robe qu'elle fait tourner pour son père d'abord, et ensuite le cul qu'elle guinde pour tous les autres³. » Aussitôt relayés par le fils d'Ève, Léo, apparaissant en gros plan sur l'écran de fond de scène, ces mots sont tout de suite mis en question : « [...] je préfère les romans écrits par des hommes que ceux écrits par des femmes. Voilà. Et il n'y a aucune exception. Je préfère la façon dont les hommes parlent des hommes, la façon dont les hommes parlent des femmes, la façon dont les hommes parlent de cul, non, vraiment, je préfère. » Avec un petit ton légèrement condescendant, la mère de cheveux sur l'œil, Francis Ducharme, dans ce jeu médiatique de vedette littéraire, rappelait le phénomène Xavier Dolan par sa dégaine. Allusion à peine voilée à la facilité de nos médias à crier au génie dès qu'un jeune artiste produit une œuvre qui se démarque du lot, une critique que la romancière, Ève, ramènera plus loin au monde littéraire : « [...] il a pas encore trente ans et on l'encense, et alors après on prétend qu'il a atteint une "maturité artistique" à quarante ans. Laisse-moi rire. Pis ça c'est à cause de notre maudit complexe culturel québécois, qui fait qu'on veut absolument se trouver des génies québécois, pis quand on n'en trouve pas on en invente, pis comme ça on se fait croire que le Québec est peuplé de génies. »

La pièce d'Evelyn de la Chenelière fait acte de subversion, me semble-t-il, ne serait-ce qu'en mettant en scène comme personnage principal une écrivaine – comme c'était le cas avec celui d'une doctorante dans *les Pieds des anges* – et en réfléchissant à la nature et au rôle de l'écriture aujourd'hui, à sa médiatisation, au vedettariat qui fait vendre les livres mais n'éclaire en rien le sens des œuvres, voire oblitère la plupart d'entre elles au profit de quelques exceptions, signées par des *personnalités*. Comment revenir d'une visite au Salon du livre sans comprendre la pertinence et l'ironie d'un tel point de vue, exprimé à ce moment précis, sur la scène du TNM ? Dans *l'Imposture*, la romancière quelque peu hystérique interprétée avec fougue et justesse par Violette Chauveau, cette mère féministe, outrée d'avoir mis au monde « un beau petit mâle »

2. Du 31 mars au 25 avril 2009.

3. Les extraits cités sont tirés du texte gracieusement fourni par l'auteure, que je remercie.

avec lequel elle refuse même de parler littérature, à qui elle interdit de faire le moindre commentaire sur ses œuvres, dans lesquelles, prend-elle la peine de préciser, il ne sera jamais question de lui... le supplie pourtant de signer son roman à sa place. Il refuse, bien sûr, mais les extraits d'interviews projetés sur l'écran tout au long de la représentation laissent croire qu'il a fini par accepter de jouer le jeu. On verra Léo, sur toutes les tribunes, faire la réclame pour un roman dont le narrateur – surprise ! – est un fils racontant sa vie avec ses parents, en particulier sa relation difficile avec cette mère castratrice en qui nous reconnaissons Ève.

METTRE EN SCÈNE DES ÉCRIVAINS

Sans elles, je sais que je serais restée isolée dans ma création.
Quand je parle d'isolement, je parle de choses fondamentales, vitales :
isolement qui nous rend à jamais absente. Isolement qui dévore
l'imaginaire. Isolement qui a tué tant de femmes écrivains. Aussi
isolement qui nous conduit ou à la folie, ou au suicide, ou au silence.

Jovette Marchessault, *la Saga des poules mouillées*⁴

Langage ampoulé, disait le chroniqueur culturel. On ne parle pas d'écriture, de littérature avec les mots du quotidien. En notre époque où l'on donne bien peu d'écho aux livres dans nos médias – comme aux autres formes artistiques d'ailleurs, amalgamées sous le concept fourre-tout de *culture* –, il paraît bien téméraire de la part d'un auteur de tenter d'intéresser le public aux angoisses et aux réflexions d'un écrivain. Mais parler des écrivains, des poètes, des penseurs, des intellectuels, leur donner la parole, surtout, pose problème depuis longtemps sur nos scènes. Et pas que là : au lendemain de la Soirée des Jutra, le producteur Roger Frappier, en entrevue à la radio de Radio-Canada⁵, affirmait qu'il lui serait impossible aujourd'hui de faire un film comme *le Déclin de l'empire américain* : « On nous dirait : “Des intellectuels en train de parler de poisson autour d'une table, ça n'intéressera personne !” » Au théâtre, Jovette Marchessault a su, dans la première moitié des années 80, créer d'enivrants univers festifs autour de la parole de plusieurs écrivaines et de quelques écrivains les ayant côtoyées, que ses pièces *la Saga des poules mouillées* (Germaine Guèvremont, Laure Conan, Anne Hébert et Gabrielle Roy), *La terre est trop courte*, *Violette Leduc* (Violette Leduc, Simone de Beauvoir, Maurice Sachs, Jean Genet, Clara Malraux et Nathalie Sarraute), *Alice & Gertrude*, *Natalie & Renée et ce cher Ernest* (Alice Toklas, Gertrude Stein, Natalie Barney, Renée Vivien et Ernest Hemingway) et *Anaïs*, dans *la queue de la comète* (Anaïs Nin, Henry Miller et Antonin Artaud) mettaient en scène. Des œuvres de transmission d'un héritage littéraire, paroles de femmes, paroles féministes, pour la mémoire de la création des femmes, contre les silences imposés par l'Église, par toutes les églises. Discours dérangeant. Imaginez ces mots exprimés par le *personnage* d'Anne Hébert : « Quand tu écris, que ton livre est publié, tu te retrouves immédiatement sur la place publique, cette place où nous avons été si souvent convoquées pour y être jugées et effacées en même temps que notre propre version de l'Histoire. Tu te tiens là avec ton petit livre, que tu crois anodin. Il sera retenu contre toi comme preuve déterminant ta culpabilité. Sur cette terre promise, on a brûlé deux choses : des femmes et des livres. C'est le matériel de base des bûchers avec des chattes, des vaches, des juments et des truies⁶. » Et Gabrielle Roy d'en rajouter...

Évidemment, mettre en scène des écrivains, une pensée, une réflexion, détermine une langue, éloigne du vernaculaire. Parlant de Michelle Rossignol, qui l'aida à mener à terme le projet de

4. *La Saga des poules mouillées*, préface, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 1981, p. 7.

5. Il prenait la parole à la tribune téléphonique du midi, le lundi 29 mars 2010.

6. *La Saga des poules mouillées*, *op. cit.*, p. 134-135.



La Saga des poules mouillées de Jovette Marchessault, mise en scène par Michelle Rossignol (TNM, 1981).
Sur la photo : Monique Mercure (Gabrielle Roy), Andrée Lachapelle (Anne Hébert), Amulette Garneau (Germaine Guèvremont) et Charlotte Boisjoli (Laure Conan).
© André Le Coz.

*la Saga des poules mouillées*⁷, Jovette Marchessault écrit encore : « [...] j’aimai le choix qu’elle fit en tant que femme, actrice, de jouer le moins souvent possible dans une langue dont la priorité me paraissait souvent être une avidité à s’épurer en se rétrécissant sur elle-même⁸. » Ne peut-on en dire autant aujourd’hui de la langue de tant de pièces miroirs de notre pseudo réalité ? De cette langue *téléromanesque* qui envahit nos scènes ? L’imagination, la fantaisie, le lyrisme seraient-ils devenus subversifs ? On a accusé le théâtre de Marchessault de lyrisme, voire d’hermétisme, en son temps. Doit-on s’étonner que cette auteure singulière, à l’heure où on devrait lui rendre hommage, soit à peu près oubliée par les directions artistiques de nos institutions théâtrales ? Si la langue, au Québec, a toujours été un sujet brûlant, la langue littéraire est carrément suspecte. Le littéraire paraît étranger à notre société. Dans *l’Imposture*, la romancière, Ève, ne veut pas sa photo sur le livre ni un mot « épais » de son éditeur, même pour faire vendre : « De toute façon il se vendra pas, le livre : on est au Québec », lance-t-elle, avant d’essayer de convaincre son fils de le signer à sa place. Sous-entendu : ça passerait mieux si l’auteur était un homme, et Léo a une belle personnalité, un bon potentiel médiatique.

Ces exemples pourraient sans doute être augmentés de bien d’autres, et l’étude poussée davantage. Le subversif n’est pas qu’affaire de mots, bien sûr, les mots sont porteurs d’une parole. Un spectacle comme *Dans les charbons*⁹ en possédait aussi une bonne dose, disséminée dans ses trente et quelques poèmes. Du côté du théâtre pour les jeunes publics aussi, l’audace et la force des mots, leur pouvoir de transgression des tabous, ont souvent marqué des points. Le parcours d’une Suzanne Lebeau, dans cette optique, paraît exemplaire. Des pièces comme *l’Ogrelet* et *le Bruit des os qui craquent* dérangent un certain ordre établi. Cette auteure ne se trompe pas lorsqu’elle écrit, dans son Message québécois de la Journée mondiale du théâtre, le 27 mars 2010 : « C’est la parole directe d’un seul qui prend le risque de partager avec d’autres sa vision du monde qui garde le théâtre aussi vivant qu’aux premiers jours » ; et aussi subversif, pourrions-nous ajouter. ■

7. Michelle Rossignol signa la mise en scène de la pièce au TNM, en avril 1981.

8. *La Saga des poules mouillées*, op. cit., préface, p. 12.

9. Voir ma critique, « Filiaisons poétiques », dans *Jeu* 132, 2009.3, p. 6-9.